

N°177 octobre 81 9 F mensuel

rockfolk

L'ÉTÉ



HARD

L'ÉTÉ



JAZZ



GENESIS: LE RETOUR

M 2531 - 177 - 9 F 4,30 FS

PHIL COLLINS

COUVERTURE

Phil Collins/Genesis (photo Peter Mazel), Hard (photo Claude Gassian), Jazz (photo Coco Herma).

ACTUALITÉS

Elliott Murphy (55), Carlos Santana (58), Neil Young (61), Rolling Stones (62), Chris de Burgh (64).

ARTICLES

74

Après avoir consciencieusement écouté les radios pirates qui squattent la FM, notre reporter est formel : toutes ces radios libres, il faudrait bien les enfermer. (par Philippe Manceuvre)



Rose Tattoo

78

De Fréjus à Castle Donington, ils étaient venus par milliers, bardés de cuirs épais malgré l'ardente chaleur, célébrer les grandes messes hard de l'été autour de AC/DC, Rose Tattoo, Slade et bien d'autres. (par Thierry Châtain)

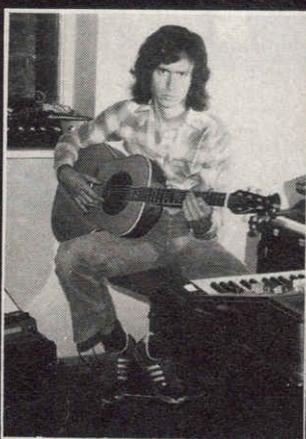
86

Miles Davis a repris sa trompette, tourné le dos au public et s'est mis à souffler comme



(Leloir)

un typhon, anéantisant d'un seul coup toutes ces années de silence. (par Berroyer)



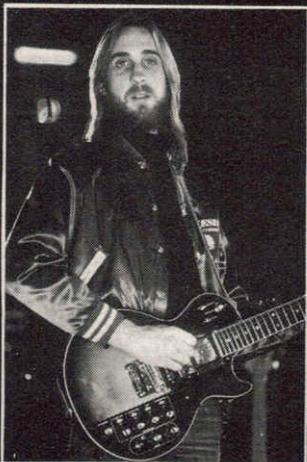
(Ellis)

Tony Banks

90

Genesis n'est pas une entité que les séparations pourraient vider, tels les groupes de rock traditionnels. Genesis, c'est l'addition des talents des Gabriel, Collins, Hackett, Banks, etc... (par Jean-Marc Bailleux)

Mike Rutherford



(Ellis)

100

Appliqués à faire semblant, le temps que jeunesse se passe, les petits Nippons touchotent au rock'n'roll ; sans passion, mais avec un certain sens du détail et de la théâtralité. (par Patrick Duval)

106



(René-Worms)

Robert Smith

Cure ne joue pas vraiment pour les jambes, on peut même dire que Cure ne fait pas de rock. Juste une musique pour la tête et le cœur, une musique de cathédrale... (par François Gorin)

112



Les personnages de Cain ont une façon de tomber littéralement malades de désir. Ou de se renifler comme

des chiens en rut. C'est sans doute le seul aspect que Rafelson ait su préserver dans son remake du « Facteur ». (par Philippe Garnier)

119

Quand la mode fait naufrage, ne serait-ce pas à cause de tous ces petits pirates ? (par Jean-Eric Perrin)

RUBRIQUES

Afriques (71), Comix Parade (46), Concerts (160), Courrier (9), Disques (122), Erudit Rock (175), Flashes (33), Fous du Folk (166), Frenchy (48), Hexagone (50), Hollywood (67), Images (170), Jazz (73), New York (69), Presse Livres (164), Rock Biz (24), Simplet (28), Technorock (180), Télégrammes (53), Yesterday (45).



Editions du Kiosque : Administration, Rédaction et Publicité, 9, rue Chaptal, 75009 Paris. Tél. : 285.10.20 (lignes groupées). Revue mensuelle. Numéro 177, octobre 1981. Abonnements : France et zone franc. 1 an (12 numéros) : 100 F. Etranger, 1 an : 140 F français. Voir bulletin d'abonnement page 192.

Directeur : Robert Baudelet. Directeur de la rédaction : Philippe Koechlin. Rédacteur en chef : Philippe Paringaux. Secrétaire de rédaction : Jacques Colin. Secrétaire général de la rédaction : Jean Tronchot. Comité de rédaction : Philippe Koechlin, Philippe Paringaux, Jean Tronchot, Jean-Pierre Leloir. Publicité au journal. Direction : Rachel Belma. Chef de publicité : Dominique Montgilbert.

Rock & Folk adhère comme membre actif au BVP et s'engage à suivre ses avis. Il s'efforce de lui-même d'éliminer de ses colonnes la publicité mensongère, fallacieuse ou trompeuse. Si cependant ses lecteurs avaient des réclamations à formuler, il leur recommande d'écrire pour les « Petites Annonces classées » au journal et, pour la publicité commerciale, au BVP (Bureau de Vérification de la Publicité). B.P. 116 - 75722 PARIS CEDEX 15

BVP

Tous droits de reproduction réservés pour tous pays. Abonné Publi-télex N° 1118 7104 N° et Indicatif télex : Editions du Kiosque 641055 PUBLI SLZ PARIS C Copyright by Editions du Kiosque 1981.

CES MESSIEURS

BEATLES

La source avouée de tout le bien-fondé et de tous les malentendus, ce qui permit à tout le rock dit progressif en général, et à Genesis en particulier, d'exister. De Collins à Banks, de Rutherford à Gabriel, de Phillips à Hackett, partout l'on retrouve les traces d'un même amour d'adolescent, l'influence insidieuse ou consciente du groupe qui révolutionna la musique et le goût.

CHARTERHOUSE

C'est le point de départ ; là où tout a commencé dans la seconde moitié des Sixties. Un de ces « collègues » anglais au cœur de la campagne, et pourtant déjà ballotté par toutes les vagues de la mode londonienne. Le collègue, c'est un peu l'équivalent de notre lycée, le moule obligé de l'éducation petite-bourgeoise souvent préluce à l'université ; dans ces années-là (66-67), l'oreille est partagée entre la pop épanouie des Beatles et celle des Beach Boys au mieux de leur forme. C'est « Sergeant Pepper's » et « Pet Sounds » et la folie naissante du psychédéisme et du « pouvoir des fleurs ». La mode est à « Yesterday ». L'avant-garde, elle, fait déjà éclater les cadres : on écoute Pink Floyd à l'U.F.O. et l'on guette les premiers arrivages d'imports du Jefferson Airplane, Hendrix triture « Hey Joe ». Genesis n'existe pas encore. Anthony Phillips, qui n'a alors que quatorze ans, Peter Gabriel, Anthony Banks et Michael Rutherford, qui en ont juste seize, se partagent deux « school bands » concurrents et sans grand succès. La musique se fraye un passage parmi les préoccupations scolaires, opiniâtrement d'abord, mais déjà avec la force des grandes passions.

ANON

Le groupe de Michael Rutherford et d'Anthony Phillips à la Charterhouse School. La tendance est à la chanson matinée de folk celtique : beaucoup de sérénité et de guitare douze cordes, l'instrument privilégié des deux compositeurs.

GARDEN WALL

Le groupe de Peter Gabriel, le « chanteur », et d'Anthony Banks, le pianiste classique. La tendance est à la pop sophistiquée, au fantastique. Anthony Phillips fait aussi des apparitions au sein de Garden Wall qui finira par fusionner avec Anon en un groupe resté « anonyme » à la postérité.

GENESIS

Ou la fin des conjectures. Il ne s'agit en rien d'un de ces noms-manifestes qui se veulent l'expression des objectifs, des fantasmes, des références symboliques ou culturelles, ou simplement de l'identité de ceux qui se l'attribuent ; mais bel et bien un nom de hasard donné par le premier producteur, plus épris d'efficacité que de vérité, à un groupe qui n'en possédait pas et ne s'en préoccupait pas. Jonathan King faisait d'une pierre deux coups : il baptisait le groupe et trouvait un titre prometteur au premier disque d'un groupe qu'il ambitionnait de voir devenir l'alter ego des Bee Gees et des Moody Blues (ceux-ci alors au faite de leur gloire grâce à « Nights In White Satin ») : « From Genesis To Revelation ». Malheureusement, la révélation ne serait pas de son fait et la gènesè devait encore durer. Et s'accomplir.

BRAND X

Né du hasard des séances en studio, des sessions dans les clubs londoniens et d'une sorte de « challenge » entre ses membres, Brand X tient une place à part dans l'univers des groupes anglais. D'abord, c'est peut-être le dernier survivant d'une race en voie de disparition : les groupes de jazz-rock britanniques. Soft Machine, après avoir inventé le genre (avant Miles Davis), s'est effiloché, Nucleus a disparu, tous les autres ont avorté. Ensuite, c'est une confrérie de requins de studio, parmi les meilleurs virtuoses anglais dans leurs spécialités respectives et qui, contrairement au lot de ce genre d'association, dure depuis un lustre et s'est payé le luxe d'enregistrer déjà six albums. Enfin, c'est une forme fluide, « part-time band » (groupe à temps partiel) pour certains, plus fixe pour d'autres, qui offre cette particularité unique de pouvoir enregistrer en même temps, dans deux studios différents, deux titres différents sous deux formations différentes et que cela soit toujours Brand X. En effet, depuis « Product », le cinquième album (après « Unorthodox Behaviour », « Moroccan Roll », « Live-stock » (en public) et « Masques » — auquel Collins ne participait pas — et avant « Do They Hurt ? », sa plus récente livraison), le groupe s'est dédoublé : à l'exception de John Goodsall qui est de tous les coups à la guitare, les autres membres originaux ont une doublure : Robin Lumley en la personne de Pete Robinson, aux claviers ; Percy Jones avec John Giblin à la base et Phil Collins avec Mike Clarke pour la batterie. En même temps la musique du groupe s'est quelque peu éloignée de l'hyper-complexité jazz-rockienne pour un rock sophistiqué mais moins égocentriste et intellectualisé. En quelque sorte c'est la malice de Collins qui

l'a emporté sur les démonstrations techniques et les géométries variables de ses confrères. C'est certainement à cette exigeante école que Phil Collins a le plus appris, et sur la production, et sur ce qu'il valait mieux ne pas faire si l'on voulait entretenir la communication.

PETER GABRIEL

Premier chanteur de Genesis ; le seul pour ceux qui ont à tort lâché le groupe après son départ. Faut-il parler de l'homme ou de la star, faut-il s'intéresser au film qui chaque soir se projetait à fleur de scène ou chercher à connaître le travail qui s'élaborait en coulisses ? C'est que le Peter Gabriel sous Genesis était duel ; c'est qu'aussi aujourd'hui, les mythes se veulent humains.

Il est vrai et faux que Peter Gabriel a fait Genesis. C'est vrai parce que, si le groupe a atteint sa célébrité universelle, il le doit plus à l'originalité unique du spectacle qu'il offrait qu'à la qualité de sa musique, plus à son image qu'à son essence. Or, son image s'incarnait en Gabriel qui la construisait de toutes pièces, et seul. C'est faux parce qu'il y avait Rutherford, Banks, Collins et Hackett, et que sans eux Genesis aurait pu n'être que Kiss, Alice Cooper ou les Tubes. Par un processus plutôt primaire, le public a, un temps, réduit Genesis aux performances et aux fantaisies scéniques de son chanteur. Mais ce processus était totalement superficiel et n'engageait pas les sentiments profonds que ce public éprouvait pour Genesis, sinon le groupe n'eût pas survécu à l'évanouissement de sa figure... charismatique. En même temps cela masquait tout en l'hypertrophiant le véritable rôle de ce pseudo-leader. Pseudo parce que construit en dépit de la réalité. En fait Gabriel s'est longtemps cantonné à l'extra-musical : le spectacle, la poésie, l'image. C'est lui qui a pris en charge de faire de Genesis une énorme et somptueuse allégorie. L'aspect visuel fut sa pure invention, mais il l'appuya sur une vision poétique qu'il partageait avec Anthony Phillips.

Phillips installa Genesis dans une aura de mystère, une atmosphère néo-médiévale, une espèce de rêve enfantin. Gabriel lui donna des images, marqua les traits, tout en accentuant le flou des couleurs. Mais les pastels firent aussi place aux sanguines ou s'y mêlèrent ; l'innocence côtoya la cruauté comme dans les pensées des enfants. Musicalement Gabriel n'était encore qu'une oreille critique, voire constructive,